

LES OPINIONS DE BERTHOLET SUR LA SCIENCE HISTORIQUE ET SA METHODE.

Dans sa préface, Bertholet expose les principes qui l'ont inspiré dans la rédaction de son œuvre historique : la démonstration d'une Providence supérieure à toutes les vues humaines et l'amour de la patrie. Remarquons que la première de ces idées était très familière aux hommes de l'époque par le livre de Bossuet « Politique tirée de l'Histoire Sainte. » D'autre part, l'historien du Luxembourg appartenait à une époque où le sentiment national était atrophié même chez les grands peuples de l'Europe et il n'était pas Luxembourgeois dans le sens strict du terme. S'il lui arrive parfois d'intercaler des réflexions morales plutôt banales dans ses exposés, on doit le ranger toutefois dans la catégorie des historiens qui sont surtout des narrateurs. L'idée que l'étude de l'histoire doit occuper une place importante dans la formation des souverains et des hommes politiques était peu familière aux contemporains de l'absolutisme éclairé qui était alors à ses débuts. Bertholet entendait vouer le reste de ses jours à cette science après avoir été longtemps prédicateur. Comme théologien, il voulait tirer surtout des « maximes saintes » du récit des événements. De ce point de vue, il n'avait pas commencé son Histoire par le comte Sigefroi, comme lui avaient conseillé des amis ; il n'aurait pas voulu négliger la fin du paganisme, la fondation des grandes abbayes, la vie de quelques saints. De cette façon, il entendait donner un caractère général à un sujet limité.

À l'exemple de ses contemporains, il traita avec dédain les humanistes qui, par un goût trop prononcé pour l'antiquité classique, avaient rattaché des dynasties souveraines à des personnages mythologiques. En expliquant le titre complet de son ouvrage, il montre une conception très superficielle sur les rapports entre l'histoire religieuse et l'histoire politique, sans employer les termes modernes ; quand l'histoire « civile » manque de matières, l'histoire ecclésiastique en présente en abondance, et réciproquement, de sorte que l'historien qui combine les deux matières dans son œuvre n'est jamais obligé de présenter des lacunes dans son exposé ! Historien d'une région particulière, Bertholet ne veut négliger aucun fait de détail qui puisse intéresser ses habitants à sa gloire. Toutefois, il entend aussi comparer les petites choses aux grandes. À l'exemple de *Bertels*, Bertholet entend faire la part large à l'histoire des monastères, autant pour le motif que beaucoup de leurs supérieurs avaient joui de droits régaliens que pour la gloire de la « Maison de Dieu ». À son avis, tout historien est à l'abri de la critique du moment qu'il n'envisage que le bien de l'Eglise et ne cherche qu'à édifier et à instruire ses lecteurs. Beaucoup d'historiens du temps, gagnés déjà à des idées rationalistes, regardaient dédaigneusement tous les récits miraculeux des hagiographes du moyen âge ; en suivant l'exemple du Père Longueval (1), Bertholet

1) Le jésuite français Jacques Longueval, 1680-1735, publia en 1730 à Paris une Dissertation sur les miracles et une Histoire de l'Eglise Gallicane.